

Séance d'installation de Christophe Leribault

à l'Académie des beaux-arts

discours d'Erik Desmazières

mercredi 25 septembre 2024

De quel âge datent nos premiers souvenirs ?

Pour ma part, ce fut l'entrée avec mes parents dans l'église San Tomé de Tolède et l'apparition dans une chapelle latérale de *l'Enterrement du Comte d'Orgaz* du Greco (il fallait glisser une pièce de monnaie dans un tronc pour pouvoir éclairer le tableau...). Je devais avoir dans les cinq ans.

Vous, cher Christophe, étiez plus jeune encore et pourtant vous vous souvenez bien de la visite avec votre mère de la mythique exposition « Toutankhamon » organisée du temps d'André Malraux, en 1967, par la grande égyptologue Christiane Desroches-Noblecourt au Petit-Palais (déjà !). Cette exposition fut un immense succès puisqu'elle attira 1 million 250 000 visiteurs, record qui ne fut dépassé que cinquante ans plus tard par la nouvelle exposition Toutankhamon à La Villette.

Le petit garçon que vous étiez n'oubliera jamais la vision émerveillée du masque d'or et de pierres précieuses du jeune pharaon dont la tombe inviolée avait été découverte un demi-siècle auparavant.

Il se souviendra aussi de l'immense file d'attente devant ce beau bâtiment du Petit Palais qui vous sera très familier quelques décennies plus tard.

Qu'un enfant qui n'a même pas cinq ans ait comme premier souvenir un tel événement est un signe.

Non, plus que ça : l'évidence d'une vocation.

Par la suite, vos parents, scientifiques de profession, continueront à vous entraîner régulièrement dans quelques visites décisives comme l'exposition « Louis XV, un moment de perfection de l'art français » à l'Hôtel de la Monnaie en 1976.

Ce fut aussi la dernière découverte avec votre père, disparu alors que vous n'aviez que douze ans. Une exposition sur l'art du XVIII^e siècle et le château de Versailles... Votre vie entière a en quelque sorte prolongé cette dernière visite d'exposition à ses côtés...

Toutes ces visites, vous les faisiez avec une joie et une curiosité inlassables alors qu'on rencontre plutôt dans les expositions de jeunes enfants qui demandent si « c'est bientôt fini ? ». Vous, vous demandiez « à quand la prochaine ?! ». Votre grand frère, lui, était plutôt porté sur le Palais de la Découverte : il fallut parfois transiger et alterner mais vous avez su gagner du terrain par votre entêtement...

Dès l'enfance donc, vous savez ce que vous voulez faire plus tard : non pas égyptologue mais conservateur de musée ou de château, bien que n'étant pas très au fait des filières y conduisant.

C'est à Enghien-les-Bains, où habitaient vos parents, que vous avez grandi.

Dans cette ville au nord de Paris, à la belle architecture « art nouveau », vous passez une jeunesse studieuse. N'en déplaise à Rimbaud, on est parfois sérieux quand on a 17 ans ! Surtout quand on a un rêve en tête et qu'on fait tout pour le réaliser.

Une jeunesse studieuse donc, mais curieuse, déjà toute tendue par cette passion pour les beaux-arts : tous les mercredis, vous mettez le cap sur la capitale pour y découvrir tout ce qu'il est possible de visiter, cochant les guides des monuments et les listes d'expositions.

Désormais, vous le faites seul puisque votre mère, jeune veuve, a repris un travail – elle a une confiance absolue en vous et écoute avec patience les récits enthousiastes que vous faites de ces découvertes et ne cherche pas à réfréner cet élan.

Déjà, vous êtes un monomane des beaux-arts si je puis dire : tout votre temps libre, votre argent de poche, votre énergie, votre enthousiasme y passe. Vous en oubliez tout autre loisir. Seule la pratique du dessin vous retient certains après-midis. Vous n'avez jamais foulé le sol des stades et des gymnases, avouons-le. Pourtant vous devenez un marathonien d'un genre spécial qui cavale sans cesse d'expositions en musées, de galeries en châteaux.

Avec votre rêve en tête et le baccalauréat en poche, vous partez à l'assaut des classes prépa : l'hypokhâgne et la khâgne du Lycée Condorcet, un établissement parisien qui fut fréquenté par tant de futurs artistes, écrivains et personnalités. Vous vous y faites des amis que vous avez toujours, ils ne vous ont jamais tenu rigueur d'avoir inscrit de force dans vos sorties communes des visites au Grand Palais ou au Centre Pompidou, qui n'étaient pas au programme des concours.

C'est d'abord vers des études d'histoire que vous vous dirigez officiellement. Sans doute parce qu'on vous martelait alors qu'il était plus raisonnable de viser l'enseignement et de faire des musées vos loisirs... Vous avez 22 ans lorsque vous obtenez votre maîtrise d'histoire moderne à la Sorbonne, sous la houlette d'un des maîtres de l'histoire du XVII^e siècle, Pierre Chaunu, abattant pour lui un énorme travail de dépouillement d'archives.

Mais parallèlement, vous suivez discrètement votre inclination et vous vous inscrivez en histoire de l'art, auprès d'Antoine Schnapper, travaillant à une enquête presque sociologique sur la présence des objets d'art dans les intérieurs parisiens, entre 1770 et 1830 : selon leurs métiers et leurs revenus, qu'avaient nos ancêtres aux murs de leurs appartements ?

Vous livriez là un aperçu inédit sur l'histoire du goût, loin des seuls grands collectionneurs.

Et comme les cumuls n'étaient pas interdits, vous fréquentez aussi l'Ecole du Louvre où vous apprenez, grâce à une affichette dans un couloir, que le musée J.-Paul Getty à Los Angeles recrutait, vous posez ingénument votre candidature, qui vous vaut un entretien téléphonique dans un anglais encore approximatif, et vous devez en fin de compte avouer à votre mère que vous la quittez à l'improviste pour vous installer à Malibu afin de saisir cette chance inespérée de travailler enfin dans un musée.

A défaut d'y pratiquer le surf, vous voilà à Los Angeles sans permis de conduire et donc sans voiture, autant dire que vous ne pouvez guère bouger et vous passez l'essentiel de votre temps à l'intérieur de ce musée et dans sa bibliothèque. Ainsi commence une première aventure formatrice au Département des Arts décoratifs du musée le plus riche du monde qui dépense alors sans compter pour arracher aux collectionneurs européens les plus belles œuvres d'art encore disponibles. Versailles en faisait souvent les frais, il faut l'avouer...

A tout hasard, vous vous inscrivez à distance à ce concours convoité des conservateurs du patrimoine « pour voir » et rentrez juste à temps pour passer les épreuves : à votre grande surprise vous êtes reçu du premier coup « un peu par effraction », comme vous me l'avez confié avec modestie.

A votre sortie de l'école du Patrimoine, après un long stage à la Wallace Collection de Londres, autre temple de l'art du XVIII^e siècle français, vous débutez comme jeune conservateur au musée Carnavalet, en charge des peintures et plus tard des dessins. Carnavalet, le musée de l'histoire de Paris où votre double formation fera merveille.

Double formation... Et double vie !

D'amoureux de l'art, j'entends.

Car le jour, la semaine, vous vous occupez des peintures et des dessins de Carnavalet, vous vous démenez de catalogues en projet d'expositions, pensez acquisitions, restaurations et accrochages.

Mais le soir, la nuit, le week-end, les vacances, vous poursuivez votre cursus universitaire.

Vous vous lancez dans un doctorat consacré au peintre Jean-François de Troy sur les conseils d'Antoine Schnapper, votre directeur de thèse. Car sur ce maître du XVIII^e tout restait à dire !

Et vous n'avez pas fait les choses à moitié : vous y consacrez pendant dix ans tous vos week-ends, toutes vos vacances, au désespoir de votre entourage qui voit en ce vieux peintre une présence quelque peu envahissante.

Votre étude minutieuse fouille tous les recoins de la vie et de l'œuvre de cet artiste prolifique, auteur d'un célèbre *Déjeuner d'huitres* (à présent conservé à Chantilly mais peint pour Louis XV à Versailles), auteur aussi de cycles de tapisseries des Gobelins et qui dirigea l'Académie de France à Rome.

Cette même Académie de France à Rome, désormais sise à la Villa Médicis, vous offre l'opportunité de vous consacrer entièrement à la rédaction de votre thèse pendant l'année que vous y passez comme pensionnaire sous l'égide du buste en perruque du peintre, descendu d'un grenier pour veiller sur votre table de travail et en compagnie d'un chat.

L'année suivante, votre doctorat est couronné par les félicitations du jury, car grâce à vous l'artiste a désormais retrouvé sa place centrale dans l'histoire de la peinture rocaille. L'énorme livre sera publié en 2002 par les éditions Arthéna et auréolé de prix. On m'a même rapporté qu'il se vendit très bien, fait rare pour ce genre d'ouvrage...

Cette année passée à la Villa Médicis, dont vous parlez encore avec enthousiasme, aura également été pour vous l'occasion de croiser les artistes de votre génération qui

s'y trouvent pensionnaires. Et comme le temps passe certains sont aujourd'hui parmi nous en habit vert...

On ne dira jamais assez combien cette utopie qui, chaque année depuis des siècles, fait coexister à l'Académie de France à Rome un petit groupe de jeunes peintres, compositeurs, graveurs, architectes, et aujourd'hui photographes, musicologues et historiens de l'art, produit d'idées, de croisements fertiles ! Et d'ailleurs la formule marche formidablement bien ici aussi, à l'Académie des beaux-arts !

Mais, je reviens au musée Carnavalet, où vous vous sentez fort bien, si bien que vous restez y fort longtemps : 17 ans ! Sans doute avez-vous pensé un moment que vous y feriez toute votre carrière...

Vous êtes dans une grande complicité avec vos collègues Jean-Marie Bruson et Anne Forray-Carlier : les bureaux de la conservation se situent dans les combles et vous occupez les trois derniers au bout du couloir. Le bureau d'Anne Forray-Carlier, le plus grand, était peu à peu devenu le QG de votre trio : vous y refaisiez le monde, imaginiez de nouveaux aménagements des collections, rêviez tout haut des prochaines acquisitions et expositions...

Sans délaisser votre siècle de prédilection – le XVIII^e de Jean-François de Troy - vous manifestez un intérêt et un goût pour les autres périodes et des artistes oubliés dont vous traquez les œuvres pour enrichir les collections du musée, autant de découvertes qui nourriront plus tard la magnifique programmation que vous développerez au Petit Palais, mais n'anticipons pas !

Vous m'avez avoué votre excitation quand, au détour d'un étal de librairie, vous découvrez en couverture d'un roman, ou d'un disque, une œuvre inédite que vous avez tirées du néant, au marché aux Puces ou à Drouot. Mais il y a eu également l'achat de quelques chefs d'œuvres comme le *Portrait de Madame Tallien* par François Gérard qui rejoint ainsi celui de Madame Récamier. Il donna lieu à une exposition sur les « Merveilleuses » de l'époque du Directoire.

Durant ces années à Carnavalet, vous multipliez bien sûr les expositions liées à l'histoire de Paris : on vous doit celle sur les photographies de Charles Marville à Bagatelle, ou « les Anglais à Paris au XIX^e siècle », au moment de l'ouverture du tunnel sous la Manche.

En 2001, vous avez su être suffisamment persuasif pour que la très importante collection de François-Gérard Seligmann, que vous rencontriez si souvent à l'hôtel Drouot, entre à sa mort au musée Carnavalet. Cet ensemble considérable de tableaux de la Belle Epoque donna lieu à la publication du bel ouvrage : « Au temps de Marcel Proust ».

Cet afflux de tableaux alimenta aussi votre goût prononcé pour les accrochages serrés du sol au plafond. Traquer les inédits en réserve, faire restaurer, acquérir ou obtenir des dépôts d'autres collections, voilà votre plaisir, légèrement compulsif, qui vous oblige à apprendre à convaincre du bien-fondé, vital même de chaque nouvel apport.

C'est aussi grâce à Carnavalet que nous nous sommes rencontrés. Vous étiez venu dans mon atelier avec Jean-Marie Bruson pour organiser l'exposition que vous souhaitiez consacrer à mes dessins et gravures de Paris.

En réalité, ce projet ne scellait pas tant une rencontre que des retrouvailles !

Car la première fois que je vous ai aperçu, il y a un bon quart de siècle, vous étiez plongé dans des cartons d'estampes anciennes, dans une des galeries de la rue de Seine ou de la rue de l'Echaudé où nous nous sommes souvent croisés ensuite. Ni vous, ni moi, n'imaginions nous retrouver un jour caparaçonnés de broderies à quelques centaines de mètres de là sous la coupole de l'Institut...

Bien avant de devenir conservateur de musée, encore étudiant sans grands moyens, vous étiez déjà connu des marchands d'estampes pour les longues après-midis que vous passiez à épilucher TOUS les cartons de gravures – à l'affût du trésor enfoui, d'un cadrage hardi, d'un sujet original ou d'une prouesse technique.

Vous êtes donc heureux à Carnavalet mais l'envie de prendre à bras le corps la direction d'un musée commence à se faire jour. Vous êtes un modeste mais vous aimez l'action et l'opportunité se présente alors d'être candidat à la direction du musée de Valenciennes, la ville natale de Watteau et de Carpeaux.

L'apprenant, le Président-Directeur du Louvre, Henri Loyrette, vous propose de rejoindre plutôt le département des arts graphiques de ce musée. Ce sera donc le Louvre et non Valenciennes – même si votre cœur est désormais à Lille où habite votre compagnon et futur mari, Ludovic.

D'abord en charge des dessins français du XIX^e siècle, vous héritez progressivement de ceux depuis le XVII^e, puis on y accole les Anglais et les écoles qui n'intéressent pas les autres, les prêts aux expositions et finalement la direction adjointe du Département des Arts graphiques.

Avec votre mentor de toujours, Pierre Rosenberg, vous y organisez une première exposition autour de la figure très parisienne du singulier Gabriel de Saint-Aubin.

Avec vos collègues et amis Guillaume Faroult et Guilhem Scherf, vous brossez ensuite un vaste panorama des débuts du néo-classicisme dans « l'Antiquité rêvée », exposition qui mêle, comme vous aimez, peintures, sculptures, architecture, dessins et arts décoratifs.

Vous ne négligez pas le XIX^e siècle et montez un beau projet autour des aquarelles d'Eugène Isabey car l'époque romantique vous attire également.

Rapidement, vous cumulez vos fonctions au Louvre avec celle de directeur du Musée Eugène Delacroix.

On vous voit courir place de Fürstenberg dès que vous trouvez une brèche dans votre emploi du temps.

Des journées bien employées puisque vous repensez complètement l'organisation du lieu, créant une entrée au rez-de-chaussée, reconstituant à l'étage la topographie de l'appartement de Delacroix tel qu'il existait de son vivant, repensant l'accrochage dans l'atelier et reconstituant le jardin qui fait désormais tout le charme du lieu.

D'emblée, vous vous attelez à renforcer les collections en mettant l'accent, au cœur de cet ancien atelier de l'artiste sur l'intimité de son travail, comme avec ce portrait de son ami Fielding ou une étourdissante esquisse mêlant reliure médiévale et figures de Goya.

C'est aussi l'occasion d'y organiser une solide exposition annuelle, comme en 2008 *Delacroix et la photographie*, qui révèle des portraits au daguerréotype inédits de l'artiste ; puis en 2009 : *Une passion pour Delacroix, la collection Karen B. Cohen* – vous appréciez les collectionneurs et ils vous le rendent bien.

Relevons encore, en 2011 : *Fantin-Latour, Manet, Baudelaire : l'hommage à Delacroix* (en relation avec le célèbre tableau du musée d'Orsay qui n'avait jamais été analysé si en profondeur).

C'est enfin l'occasion de montrer des artistes contemporains avec en 2012 l'exposition « Delacroix, des fleurs en hiver. Jean-Michel Othoniel / Johan Creten ». Doublant sa fréquentation annuelle, le petit musée Eugène Delacroix a définitivement repris de la vigueur. Henri Loyrette a eu raison d'avoir confiance en vous ; en retour vous avez beaucoup appris de lui, en témoin des développements du Louvre, de Lens à Abou Dabi.

Cette première expérience de direction d'un musée est une révélation, pour vous comme pour tous ceux qui vous voient à l'œuvre : vous êtes fait pour ça !

Ça se voit tant !! ... que ça se sait vite : vous voilà bientôt choisi comme directeur du Petit Palais, le musée des Beaux-arts de la Ville de Paris.

Ce superbe bâtiment, construit par l'architecte Charles Girault pour l'exposition universelle de 1900 vient alors de connaître une restauration drastique que vous jugez un peu froide.

Alors, tout de suite, vous vous attelez à redonner des couleurs au musée : vous redéfinissez le parcours du visiteur, en repensant l'accrochage des collections permanentes, pour le rendre à la fois plus intelligible et plus spectaculaire, en remettant notamment à l'honneur des toiles de très grand format d'un Gustave Doré, d'un Léon Lhermitte ou d'un Paul Delaroche restées roulées en réserve depuis des décennies et restaurées grâce à différents mécènes que vous savez convaincre.

Tableaux monumentaux qui trônent depuis en majesté sur les cimaises du musée.

C'est encore votre idée de réinstaller les sculptures dans la vaste galerie, restée presque vide, qui fait face au Grand Palais.

Ces plâtres sauvés de l'oubli : y témoignent de l'extraordinaire vitalité de la sculpture publique au tournant du siècle : elles baignent depuis dans une belle lumière naturelle comme à l'ouverture du musée en 1900...

En bas, ce sont les icones qui trouvent un nouvel espace qui met en valeur cet ensemble unique en France.

Bref, le Petit Palais retrouve des couleurs vives aux murs et double le nombre d'œuvres exposées !

Huit ans de Christophe Leribault à la tête du Petit Palais, c'est aussi huit ans d'expositions mémorables.

Avec ce goût des scénographies immersives qui aide à replacer les œuvres dans leur contexte de création et qui rend tout plus sensible, plus incarné, pour le plus grand bonheur du public qui franchit la sublime porte du Petit Palais en plus grand nombre chaque année.

On se souvient de « Paris 1900, la Ville spectacle » qui reconstituait l'atmosphère de l'exposition universelle, des « Bas-fonds du Baroque » sur la Rome du vice et de la

misère qui faisait ressurgir l'envers du décor de la Rome fastueuse du XVIIe, du « Baroque des Lumières » qui nous plongeait dans une église du XVIIIe siècle, de « Paris Romantique » qui nous faisait flâner de quartier en quartier, des « Hollandais à Paris au XIXe siècle » ou des « Impressionnistes à Londres ».

Vous redonnez vie à des artistes très connus en leur temps mais tombés dans l'oubli, dès votre arrivée en 2012 le sculpteur Jules Dalou (avec Amélie Simier) ou en 2016 Albert Besnard, un peintre et graveur qui connut la célébrité de son vivant, membre à la fois de l'Académie des beaux-arts et de l'Académie française et qui eut même droit à des funérailles nationales dans la Cour Carrée du Louvre ; Luca Giordano, artiste napolitain, l'un des plus brillants du XVIIe siècle européen, l'autre volet de cette saison napolitaine étant la découverte du sculpteur Vincenzo Gemito, artiste inclassable de la fin du XIXe. Autant d'expositions qui sont le fruit de vos vacances transformées en voyage d'études pour négocier des prêts. Votre compagnon s'y est résigné : tout déplacement suscitera des détours sans fin et tout retour sera alourdi d'excédents de bagages à cause de catalogues sur des artistes obscurs susceptibles de servir pour un projet futur.

L'étant vous-même, vous avez tout pour comprendre les collectionneurs et leur course acharnée à la découverte de nouveaux trésors. L'exposition « la Force du dessin » des chefs-d'œuvre de la collection de Louis-Antoine et de la regrettée Véronique Prat en 2020 qui succédait à celle des dessins du XVIIIe siècle de la collection de Jeffrey Horwitz ou celle consacrée en 2021 aux « éditions limitées » de livres et d'estampes de maîtres par les marchands Ambroise Vollard et Henri Petiet : autant d'expositions qui susciteront de très belles donations d'œuvres, tout comme celle consacrée à Augustin Rouart et son cercle, grâce à la générosité de son fils Jean-Marie Rouart.

Citons encore l'immense exposition consacrée aux photographies d'atelier d'artiste ou celle dédiée aux dessins de l'inclassable architecte Lequeu, ou « La gravure fantastique de Goya à Redon », doublée d'une exposition des estampes de l'artiste japonais Kuniyoshi en 2015.

Cette dernière attire une foule de jeunes fascinés par la redécouverte de ce contemporain de Delacroix, ancêtre de l'imagerie du Manga. Un mémorable défilé nocturne de corps tatoués d'après ces estampes illustrera votre capacité à entraîner les institutions qui vous font confiance vers des initiatives inattendues.

Il n'y a que vous pour faire se succéder sans heurt une courageuse rétrospective du peintre catholique George Desvallières et le plus spectaculaire hommage jamais rendu en France à Oscar Wilde, l'Irlandais de Paris.

Et puis, il y a votre tropisme nordique.

Vous aimez les pays du Nord de l'Europe, vous y avez souvent voyagé avec votre mari Ludovic, qui est toujours enclin à parcourir notamment la Suède, et vous avez noué des liens amicaux avec nombre d'institutions d'Oslo à Helsinki, et tout particulièrement le Nationalmuseum de Stockholm et ses conservateur Magnus Olausson et Carl-Johan Olsson – d'autres grands enthousiastes comme vous quand il s'agit de patrimoine.

Cela a commencé avec l'illustrateur suédois Carl Larsson il y a juste dix ans, puis il y a eu l'exposition consacrée au peintre et graveur *Anders Zorn, le maître de la peinture suédoise*.

A l'automne 2020, *l'Âge d'or de la peinture danoise* nous faisait découvrir les peintres du début du XIXème, d'un pays qui a une magnifique tradition picturale ; exposition écourtée hélas par la pandémie. En 2021, il y eut enfin la bouleversante rétrospective « Ilya Répine » pour laquelle vous réussissez à vider la galerie Trétiakov de Moscou et le musée Russe de Saint-Pétersbourg des plus beaux portraits de l'élite littéraire et musicale fin-de-siècle et de scènes historiques iconiques.

C'était juste à temps : les immenses toiles rentreront quelques semaines avant la fermeture du pays.

Enfin, comme vous l'avez initié au musée Delacroix, vous avez montré des artistes contemporains : Andres Serrano en 2017 ou Yan Pei-Ming dans un face à face poignant avec Courbet en 2019.

Plutôt que de tourner le dos à la FIAC installée depuis des lustres au Grand Palais, vous développez avec elle une programmation spécifique qui attire son public sans transformer le musée en stands de foire et vous gagnez votre pari de piétoniser la bruyante avenue Winston Churchill pour en faire, au moins le temps de la FIAC, un parvis des arts parsemé de sculptures, et de terrasses de café.

Avec la même diplomatie, vous sauvez la Ville de Paris d'un imbroglio en convainquant Jeff Koons de placer ses fameuses tulipes sur les pelouses situées à l'arrière du Petit Palais. Solution miracle qui transforme ce jardin quasi abandonné en un parc retrouvé. En 2020, comme co-commissaire de la Nuit blanche, vous monterez notamment une hypnotique installation de Françoise Pétrovitch dans les jardins du Petit-Palais.

L'année suivante, c'est Jean-Michel Othoniel que vous invitez à métamorphoser l'ensemble du bâtiment avec son *Théorème de Narcisse*. Une exposition ludique et poétique, haute en couleurs, qui nous sortait de la torpeur du covid. Elle valut le don au musée de sa « couronne de lumière » qui orne désormais le seul des trois splendides escaliers du palais qui n'avait pas reçu de décor à sa création.

Grâce à vous, les collections du Petit Palais s'élargissent d'un grand nombre d'œuvres en dépit d'un budget d'acquisition des plus chiches. Il fallut beaucoup de persuasion et de veille du marché pour enrichir le parcours de séduisants tableaux et sculptures de Pellegrini, Dandré-Bardon, Jean Barbault, Félicie de Fauveau, Penguilly L'Haridon, Eva Gonzales, James Tissot, Edgar Maxence, André Devambez... Autant de noms à retenir. Les plus célèbres seront des dépôts faute de crédits, dont, en bas, une éblouissante salle (toujours en place) de peintures préraphaélites, de Rossetti à Burnes-Jones, sans équivalent en France.

Votre bilan au Petit Palais est donc impressionnant et c'est un nouveau pari gagné avec le public puisqu'entre votre arrivée et votre départ la fréquentation du musée est passée de 300.000 visiteurs à plus de 1,2 million. Vous êtes de ceux qui ouvrent en grand les portes de nos musées.

On ne s'étonnera donc guère qu'en 2021 le Président de la République vous choisisse pour prendre les rênes de l'Etablissement public du Musée d'Orsay et du Musée de l'Orangerie Valéry Giscard d'Estaing.

La question n'y est pas, cette fois, la faible notoriété du lieu ni le manque de visiteurs ! Il s'agit plutôt de repenser dans son intégralité une institution conçue il y a quarante

ans, avec cette combinaison architecturale exceptionnelle et contraignante d'une gare et d'un aménagement post-moderne.

Vous vous attellez, avec votre équipe, à la redéfinition de l'accrochage pour un public moins connaisseur d'un contexte historique qui s'éloigne, le XIX^e siècle. Parallèlement, vous lancez un vaste chantier de redéfinition des espaces pour mieux accueillir les visiteurs toujours plus nombreux et de dégager l'entrée spectaculaire dans la grande nef de verre et de fer. Vous y teniez, ces travaux, financés par un mécénat exceptionnel que vous avez su trouver avant votre départ, seront réalisés à musée ouvert.

L'exposition « Paris 1874, inventer l'impressionnisme » marquant les 150 ans de la première exposition du mouvement fut bien sûr décidée avant votre arrivée mais vous donnez à cette célébration une résonance plus ample en initiant le prêt de 178 œuvres majeures du musée à plus d'une trentaine d'établissements de la France métropolitaine et jusqu'à la Réunion. Pour l'occasion, ce sont les plus grands chefs-d'œuvre d'Orsay que vous avez envoyés en villégiature : le *Balcon* de Manet à Bordeaux, le *Fifre* à Montpellier, la *Pie* de Monet à Clermont-Ferrand, son *Déjeuner sur l'herbe* à Besançon, la *Petite danseuse de 14 ans* de Degas à Roubaix, la *Liseuse* de Renoir à Albi, la *Nuit étoilée de Van Gogh* à Arles...

Une politique territoriale généreuse, acclamée en région, qui répond à votre souci de « déparisieniser » le musée...

A côté d'un blockbuster comme « Van Gogh à Auvers-sur-Oise », vous organisez l'exposition d'un peintre lyonnais mystique, Louis Janmot, qui attirera plus de 250.000 visiteurs, une prouesse pour cet artiste singulier mais très peu connu du grand public. C'est que vous êtes capable de monter une exposition en six mois, ainsi l'exposition des pastels du musée d'Orsay qui s'organise dans la scénographie à peine remaniée de l'exposition Rosa Bonheur connaît elle aussi un vif succès.

La suite, nous la découvrirons dans les prochains jours avec des projets que vous avez initiés sans savoir que vous quitteriez si vite le musée, telle la rétrospective *Caillebotte, peindre les hommes* ou l'immense installation du tandem norvégien et danois Elmgreen & Dragset dans la nef en octobre prochain.

Heureusement, Sylvain Amic a repris ce flambeau avec la même énergie.

Dynamisme de la programmation, mais aussi dynamisme de la politique d'acquisitions. Il y a la spectaculaire entrée au musée de « *la Partie de bateau* » de Gustave Caillebotte en 2022, chef-d'œuvre de cet artiste trop longtemps resté dans l'ombre de ses camarades impressionnistes. Un trésor national acquis grâce au mécénat de LVMH.

Parmi les autres acquisitions majeures, mentionnons au moins la dernière : la *Coupe Hope*, tour de force de l'art lapidaire du XIX^e siècle, emportée de haute lutte en vente aux enchères à New-York.

Avec un budget conséquent, le soutien de mécènes convaincus et celui d'une Société des Amis avec laquelle vous entretenez d'excellentes relations, ce sont littéralement des centaines de tableaux, de dessins, de meubles, de photographies anciennes et de projets d'architectures qui entrent dans les collections.

On n'avait jamais vu entrer une telle proportion d'œuvres britanniques, suisses, suédoise, norvégiennes ou italiennes dont une partie par des artistes femmes si nombreuses au XIX^e siècle et qui étaient cruellement sous-représentées dans les collections.

Les dialogues avec l'art contemporain sont devenus une tradition à Orsay et vous la confortez avec la présentation dans les salles de pièces percutantes de Kehinde Wiley, Claude Rutault, Peter Doig ou Nathanaëlle Herbelin.

Avec vous, on voit éclore à Orsay des expériences en réalité virtuelle et une exposition immersive. Vous mettez aussi en place une programmation de spectacles diversifiée : de la danse en tout genre, du classique au hip-hop, de l'acrobatie, du funambulisme, ou du free running. !

Vous favorisez l'aboutissement du projet de création du Centre de ressources et de recherche Daniel Marchesseau, grand mécène du musée, qui par sa générosité permet la rénovation et l'aménagement de l'Hôtel de Mailly-Nesle, à deux pas du musée.

C'était pour vous le chercheur, une priorité que de faire d'Orsay un cœur battant de l'histoire de l'art du XIX^e siècle.

C'est au lendemain de ma visite du chantier de ce futur essaim de la recherche que j'apprenais votre nomination officielle à la présidence du Château de Versailles... seulement deux ans et demi après votre nomination à Orsay.

J'ai admiré à cette occasion votre discrétion mais ce fut quand même une petite (grosse !) surprise ... pas seulement pour moi !

Beaucoup regretteront votre départ d'Orsay, tant parmi les fans du XIX^e siècle, que parmi vos collaborateurs qui apprécient votre bienveillance à toute épreuve, et votre sens de l'humour : certains ne pourront pas ne pas vous suivre dans cette nouvelle aventure...

Mais quel bilan en deux ans et demi !

Comme au musée Delacroix, comme au Petit Palais, Orsay et l'Orangerie connaissent sous votre Présidence une spectaculaire hausse de la fréquentation.

En 2023, pour la première fois, la barre des cinq millions de visiteurs est franchie.

Un nouveau record !

Versailles, c'est un retour à vos premières amours dix-huitiémistes.

C'est aussi – enfin ! – l'occasion de vivre au quotidien avec votre épouse. Votre vie partagée entre Lille et Paris se concentre désormais à Versailles pour quelques riches années. Votre mari vous y rejoint pour cette nouvelle vie de château, ainsi que votre chatte tigrée Grisette qui abandonne aussi votre joli jardin, lillois mais déjà à la française, pour apprendre à se faufiler entre les 700 caisses de livres que vous y avez démenagées et dont il vous reste encore la majorité à ranger ! J'ai parlé de votre collectionnite d'estampes et de tableaux mais il faut aussi avouer votre bibliomanie compulsive...

Vous voilà donc depuis le mois de mars « président de l'établissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles »... Les défis qui vous attendent dans vos nouvelles fonctions sont nombreux, au lendemain du succès des Jeux Olympiques qui ont accaparé vos premiers pas dans la maison.

Nul doute qu'une fois de plus vous saurez donner votre mesure dans ce domaine immense. Après tout, vous êtes un historien, et Versailles c'est l'histoire de notre pays, par son existence même, par son musée dédié « à toutes les gloires de la France ».

Nul doute que vous saurez imprimer votre marque et votre dynamisme dans ce chantier jamais achevé, en vous souciant de la circulation des visiteurs du Château, en y organisant comme cela été fait avec succès par vos prédécesseurs (Jean-Jacques Aillagon et Catherine Pégard) la présentation d'artistes contemporains, en faisant en sorte, comme à Orsay, d'ouvrir le domaine à un public toujours plus large. Ainsi le soleil d'or présent sur les grilles d'entrée tout juste restaurées, symbole du règne sans partage du « roi soleil » nous rappelle le masque d'or du jeune pharaon qui vous avait ébloui dans votre enfance.

Cher Christophe,

J'éprouve beaucoup d'émotion à être aujourd'hui celui qui vous accueille avec ce cérémonial solennel et dans cette architecture splendide où sont rassemblées tant de personnes venues vous témoigner leur amitié et assurément leur admiration, vous qui êtes un homme modeste, parfois insaisissable et qui vous retrouvez là certes avec un sentiment de fierté mais surtout avec la volonté de continuer d'agir dans le domaine qui vous passionne, qui nous passionne, celui de l'art, de la création, de sa conservation et de sa transmission.

Celles et ceux qui vous entourent aujourd'hui, vous les avez rencontrés au musée Carnavalet, à la Villa Médicis, au Louvre, au musée Delacroix, au Petit Palais, au musée d'Orsay, au château de Versailles. Dans toutes les institutions où vous avez travaillé et que vous avez dirigées, vous avez fait en sorte de transmettre votre enthousiasme, votre érudition et vos idées, et de partager votre bonheur à être au milieu des œuvres avec vos équipes et avec le public le plus large possible, et vous l'avez fait avec le succès que l'on sait.

Il y a quelque chose de miraculeux dans cette manière d'agir, toujours dans la bienveillance, avec une fidélité jamais prise en défaut, une attention aux autres, et au bout du compte une efficacité dans l'action qui force l'admiration...

Nul doute que toutes ces qualités, vous saurez les mettre au service de l'Académie des beaux-arts qui est heureuse de vous recevoir aujourd'hui. Soyez donc cher Christophe Leribault le bienvenu parmi nous.

Je vous remercie.